

**L'éducation relative à l'éco-alimentation au Jardin des
Premières-Nations**
Eco-eating education at the First Nations Garden
**La educación a la eco-alimentación en el Jardín de las Primeras
Naciones**

Thierry Pardo

Volume 37, Number 2, Fall 2009

Vivre ensemble, sur Terre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/038822ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/038822ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association canadienne d'éducation de langue française

ISSN

0849-1089 (print)

1916-8659 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pardo, T. (2009). L'éducation relative à l'éco-alimentation au Jardin des
Premières-Nations. *Éducation et francophonie*, 37(2), 173–185.
<https://doi.org/10.7202/038822ar>

Article abstract

In Québec, there is a First Nations garden at the Montréal Botanical Garden. It presents the ways of life of Québec's Amerindian nations. Food that is respectful of the environment, the rhythm of the seasons and animal populations is a major dimension of this garden. Through their practices, the Amerindians convey values and concerns that inspire reflection on current food-health issues. The Canadian Research Chair in Environmental Education conducted a large study on these questions, under the theme of eco-eating. The First Nations Garden study brought out unique and very rich avenues for reflection.

L'éducation relative à l'éco-alimentation au Jardin des Premières-Nations

Thierry PARDO

Université du Québec à Montréal, Montréal, Québec

RÉSUMÉ

Au Québec, les Premières Nations ont leur jardin, au Jardin botanique de Montréal. On y présente les modes de vie des différentes nations amérindiennes du Québec. L'alimentation, respectueuse de l'environnement, du rythme des saisons et des populations animales, en est une dimension majeure. Par leurs pratiques, les Amérindiens véhiculent des valeurs et des préoccupations propres à inspirer la réflexion sur les enjeux alimentaires actuels en lien avec la santé. L'équipe de la Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement de l'Université du Québec à Montréal a mené une large recherche sur ces questions, plus spécifiquement sur les initiatives en matière d'éducation relative à l'éco-alimentation. L'étude portant sur le Jardin des Premières-Nations dans le cadre de cette recherche a su dégager des pistes de réflexion inédites et très riches.

ABSTRACT

Eco-eating education at the First Nations Garden

Thierry Pardo

University of Quebec in Montreal, Quebec, Canada

In Québec, there is a First Nations garden at the Montréal Botanical Garden. It presents the ways of life of Québec's Amerindian nations. Food that is respectful of the environment, the rhythm of the seasons and animal populations is a major dimension of this garden. Through their practices, the Amerindians convey values and concerns that inspire reflection on current food-health issues. The Canadian Research Chair in Environmental Education conducted a large study on these questions, under the theme of eco-eating. The First Nations Garden study brought out unique and very rich avenues for reflection.

RESUMEN

La educación a la eco-alimentación en el Jardín de las Primeras Naciones

Thierry Pardo

Universidad de Quebec en Montreal, Quebec, Canadá

En Quebec, las Primeras Naciones poseen su jardín en el Jardín Botánico de la ciudad de Montreal. Ahí se presentan las formas de vida de las diferentes naciones amerindias de Quebec. La alimentación, respetuosa del medio ambiente, del ritmo de las estaciones y de las poblaciones animales constituye una de las dimensiones importantes. A través de sus prácticas, los Amerindios vehiculan sin duda alguna los valores y preocupaciones que pueden inspirar la reflexión sobre los retos alimentarios contemporáneos relacionados con la salud. El Centro de investigaciones de Canadá en educación relativa al entorno ecológico de la Universidad de Quebec en Montreal, ha realizado una vasta investigación sobre dichas cuestiones reunidas bajo el tema eco-alimentario. El estudio sobre el Jardín de las Primeras Naciones en el cuadro de esta investigación aporta algunas pistas de reflexiones inéditas y fructuosas.

Introduction

Dans le cadre d'une plus vaste recherche¹ visant à caractériser les initiatives d'organisations ou d'institutions québécoises en matière d'éducation relative à l'éco-alimentation – en vue de saisir les enjeux et possibilités d'une telle dimension éducative –, j'ai eu le mandat de mener une étude de cas sur le Jardin des Premières-Nations du Jardin botanique de Montréal². Il s'agissait de comprendre en contexte comment les acteurs du Jardin des Premières-Nations intègrent les préoccupations liées à l'alimentation, à l'environnement et à la santé au sein de leur programme d'activités éducatives,

L'éco-alimentation se définit comme « une alimentation saine (diversifiée et sécuritaire), produite, distribuée et consommée dans le respect des processus écologiques et de l'équité des rapports sociaux » (Sauvé, 2007). Comme pour d'autres concepts contemporains, celui de l'agriculture biologique par exemple, on peut qualifier l'éco-alimentation de concept néo-historique, puisqu'il s'agit de réactualiser en les théorisant des pratiques de longue tradition en lien avec l'alimentation. Il sera facile en effet de trouver au fil de l'histoire humaine une multitude d'organisations sociales rassemblées autour de l'agriculture ou de l'élevage qui respectaient, et respectent encore, les exigences d'harmonisation de leurs pratiques avec leurs milieux. Ainsi, si les progrès technologiques dans le domaine des traitements chimiques et dans celui du transport de fret ont pu faire naître des processus de production agricole « hors sol » toujours plus rentables, cela s'est souvent réalisé au mépris des exigences environnementales, de la capacité des sols, mais, encore bien plus, des communautés paysannes et des organisations sociales rassemblées autour d'une agriculture vivrière et de l'échange de proximité. L'industrialisation de l'alimentation s'étant généralisée, elle est devenue une sorte de norme qu'on peut mettre à distance critique en revalorisant des pratiques agroalimentaires respectueuses des réalités socioécologiques, qui ont traversé l'histoire et s'avèrent inspirantes. Pour autant, ce concept d'éco-alimentation ne se contente pas de qualifier d'anciennes pratiques. En réponse à l'industrialisation galopante, les humains d'ici et d'ailleurs ont innové. Ils ont créé de nouvelles formes d'organisations agricoles, de production, de distribution et de consommation alimentaires. Ils ont su adapter, réinventer la tradition, répondre aux exigences de notre temps, tout en respectant la dimension environnementale et sociale des activités agroalimentaires. L'éco-alimentation désigne aussi cela.

Les résultats de cette étude de cas au Jardin des Premières-Nations mettent en évidence un rapport au monde bien différent des représentations et pratiques nord-occidentales, où les notions d'éducation, d'environnement, de santé et d'alimentation prennent un sens particulier dans le creuset de cultures où l'humain n'est pas

-
1. Cette recherche est menée par l'équipe de la Chaire de recherche du Canada en éducation relative à l'environnement de l'Université du Québec à Montréal, sous la direction de Lucie Sauvé : <http://www.eco-alimentation.uqam.ca/>
 2. Site du Jardin des Premières-Nations : <http://www2.ville.montreal.qc.ca/jardin/jardin.htm>. Consulté le 20 avril 2009.

L'éducation autochtone s'articule autour de la notion de « transmission », dont la charge incombe prioritairement aux aînés.

dissocié de la nature. Par exemple, l'éducation autochtone s'articule autour de la notion de « transmission », dont la charge incombe prioritairement aux aînés. L'environnement est une notion étrangère quand elle n'est pas ramenée à la réalité du territoire. L'alimentation et la santé sont en lien avec le mode de vie. Sans doute est-il temps de prêter l'oreille au murmure de ces traditions minoritaires mais combien inspirantes pour l'apprentissage d'un *mieux-vivre ensemble sur Terre*.

Méthodologie de la recherche

Cette étude s'inscrit, tel que déjà mentionné, dans le cadre plus large d'une recherche sur l'éducation relative à l'éco-alimentation, dont l'un des volets consiste à illustrer le phénomène de l'éducation relative à l'éco-alimentation par une dizaine d'études de cas essentiellement qualitatives et d'inspiration ethnographique, visant entre autres à comprendre, en contexte, l'univers signifiant du sujet tel qu'il se le représente à lui-même (Merriam, 1998) et à y trouver des sources d'inspiration ou des pistes d'amélioration des pratiques éducatives. Chacune des études de cas et l'ensemble d'entre elles contribuent à dresser les contours d'un phénomène – celui de l'éducation relative l'écoalimenta-tion – afin de mieux en saisir les caractéristiques, dans toute la diversité et la complexité des situations éducatives, et d'en cerner les possibilités, les enjeux et les limites.

Diverses stratégies de cueillette de données ont été adoptées pour l'étude de cas du Jardin des Premières-Nations : des entrevues individuelles en profondeur avec chacun des acteurs impliqués au Jardin (sept entrevues), une entrevue de groupe (afin de valider les résultats des entrevues individuelles et de faire émerger de nouvelles données au cœur de l'interaction), des séances d'observation sur le « terrain » de l'action éducative et l'analyse de la documentation disponible. Une telle diversité des stratégies permet de croiser les données entre elles et favorise la validité des résultats³. Dans cet article, nous présentons sommairement quelques-uns des résultats les plus saillants de l'étude de cas et certains éléments de discussion à la lumière d'une recension d'écrits. Ces résultats et la discussion afférente ont été validés par les acteurs du Jardin des Premières-Nations ayant collaboré à la recherche.

3. Nous n'avons pas visé toutefois la reproductibilité de l'observation dans une logique de scientificité : en effet, l'étude de cas met en jeu des individus à un moment donné dans un environnement non contrôlé; ce que nous avons saisi c'est leur interprétation de leur monde au moment précis de l'interaction dans le cadre de cette recherche. Ainsi, les citations qui suivent dans cet article sont extraites des entrevues réalisées et témoignent de la compréhension que les acteurs avaient de leur réalité le jour de l'entrevue.

Une visée éducative fondamentale : transmettre le territoire autour d'un repas partagé

Les Premières Nations ont une conscience encore aiguë de cette relation charnelle entretenue avec le territoire par l'intermédiaire de l'alimentation.

Les membres des Premières Nations héritiers de cultures traditionnelles fortement ancrées dans le territoire entretiennent encore avec leur environnement-territoire une relation symbiotique. Cette relation vient rappeler à chacun que nous partageons avec les autres êtres vivants le même air, les mêmes éléments nutritifs, si bien que le territoire nous traverse de part en part via les milliards d'atomes que nous lui empruntons le temps d'une vie. L'alimentation que nous consommons et l'eau que nous buvons, comme l'air que nous respirons, sont à la source de cette relation. Nous ne faisons pas qu'habiter la terre, nous la consommons. Les Premières Nations ont une conscience encore aiguë de cette relation charnelle entretenue avec le territoire par l'intermédiaire de l'alimentation. Mais, au-delà de notre constitution physiologique, qui nous relie bien sûr à notre environnement, ce que nous mangeons nous rattache aussi à une communauté, à une culture. L'organisation sociale des peuples (nomades, sédentaires, régime matriarcal ou patriarcal...) est enchâssée de façon intime dans les pratiques alimentaires. Ainsi, les Algonquiens, chasseurs nomades, s'organisent en une société patriarcale et leur identité est liée aux territoires traversés, tandis que la vie des Iroquoiens cultivateurs sédentaires s'organise en fonction d'une structure identitaire matrilineaire. L'alimentation est ainsi constitutive d'identité et de culture. Encore aujourd'hui, les Premières Nations se retrouvent pour fêter autour de plats qui les confortent dans leurs cultures et qui témoignent d'un mode de vie partagé.

Cette culture vient s'enraciner au plus profond des mythes fondateurs, des légendes et des histoires que l'on raconte le soir au coin du feu. « Il était une fois, trois sœurs... » L'alimentation constituée d'un épi de maïs ou d'un castor relie celui qui le consomme à l'ensemble de l'univers, à la lignée des ancêtres et à chaque parcelle intimement conscientisée de l'environnement-territoire.

Bien sûr, le temps a passé et, si certains entretiennent encore une relation quotidienne et symbiotique avec leur environnement naturel, d'autres se retrouvent fragilisés par toutes les tentatives d'assimilation que l'histoire exerce sur les peuples minoritaires et n'ont conservé aujourd'hui que les reliquats folkloriques d'une alimentation culturelle. Cela ne va pas sans problèmes du point de vue des préoccupations relatives à la santé. Le lien entre environnement, alimentation et santé se rappelle donc aujourd'hui au souvenir des gens des Premières Nations : pour le meilleur, quand il évoque la tradition, mais aussi parfois pour le pire, quand il est le reflet de la perte progressive d'autonomie alimentaire au fil de l'histoire. Il ne suffit donc pas d'être les héritiers d'une culture millénaire, riche et harmonieuse dans ses rapports à l'environnement. Encore faut-il en être conscient, se l'approprier, devenir à son tour agent de transmission et de création culturelle. Les jeunes autochtones portent sur leurs épaules fragilisées le poids de cette mission d'inventivité écosociale. En comparaison, le canot de leurs ancêtres paraîtrait bien léger à porter. Et c'est pour les accompagner dans cette tâche que le Jardin des Premières-Nations du Jardin botanique de Montréal s'est doté non seulement d'une mission informative, mais, bien

plus, d'une véritable vocation éducative. Une éducation destinée bien sûr au grand public qui souhaite entrer en contact avec la mosaïque des cultures autochtones, mais aussi une éducation destinée aux Premières Nations elles-mêmes afin qu'elles retrouvent la fierté qui fut la leur, et que se réinvente la tradition le temps d'une visite, le temps d'une dégustation de fruits sauvages ou de sagamité et d'un geste de gratitude envers le Grand Esprit.

Quelques balises pour mieux comprendre le rapport à l'environnement et à l'éducation des Premières Nations

Je voudrais souligner ici le caractère original et particulier de la réponse autochtone aux questionnements modernes. Les acteurs du Jardin des Premières Nations apportent à leur façon des sentiers de réflexion puisés dans leur tradition qui résonne aujourd'hui d'une éclatante modernité. Toutefois, pour accéder à ces sentiers, il nous faut nous débarrasser de nos costumes d'urbanisés et tenter de comprendre la cosmogonie amérindienne. Pour cela, je me pencherai sur deux éléments clés de cette compréhension en abordant les notions d'environnement et d'éducation.

Environnement-territoire : avoir et être

La notion de « territoire » est largement présente dans la littérature de l'éducation relative à l'environnement (comme chez Berryman, 2005). Elle est souvent associée à l'acte volontaire d'« habiter » un espace ou un milieu de vie. « Habiter », issu de la racine latine *habere* (avoir... avoir un lieu), peut faire référence à de nombreuses et diverses réalités (Lussault, 2005, p. 11). Mais, dans la plupart de ses acceptions géographique, sociologique ou anthropologique, le mot « habiter » dépasse très largement la seule notion de « se loger » (Lussault, 2005, p. 15). Selon plusieurs auteurs (dont Michel Lussault, Gaston Pineau, Pascal Galvani) rassemblés autour de l'idée d'écoformation, habiter la terre est un acte quotidien qui repose ou devrait reposer sur une volonté et un attachement fortement conscientisés. Le territoire devient donc partie constituante de l'intériorité (Pineau, Bachelart et coll., 2005). Pascal Galvani (2005), qui s'est intéressé de près à la manière dont le territoire façonne les cultures amérindiennes, insiste sur le rapport synergique et symbiotique de l'individu à sa terre. Dans la tradition, mais de façon encore très présente aujourd'hui, le fait d'être dans un dialogue physico-cosmique avec les éléments de la nature est objet de fierté et de valorisation. Parfois, de façon artificielle, les jeunes autochtones d'aujourd'hui peuvent d'ailleurs être tentés de ne reproduire qu'une caricature de cette relation comme reliquat d'un héritage qui est le mince fil qui les relie encore à un passé valorisant. Il n'en reste pas moins vrai que pour les autochtones le lien avec le territoire est un élément fort de leur identité.

Bien sûr, le concept de territoire reste à définir. D'après Marianne von Freneckell (2005, p. 9), la notion de territoire « conjugue des représentations individuelles et collectives, sociales et culturelles, des dimensions identitaire, symbolique, politique, historique, etc. ». Il n'est pas dans le propos de ce document d'analyser toutes ces

dimensions une à une, mais il est clair que le territoire dans toute sa complexité polysémique est un pilier conceptuel de la cosmologie amérindienne.

Au Jardin des Premières-Nations, les mots de « territoire » ou « terre » sont clairement préférés à celui d'environnement, selon les acteurs rencontrés lors d'entrevues individuelles dans le cadre de l'étude précitée.

Environnement, c'est un mot que j'essaie d'utiliser le moins possible, parce que pour nous, c'est plus pertinent d'utiliser la Terre-Mère ou la relation à la Terre-Mère. L'environnement, je trouve que c'est réducteur de la pensée autochtone. Quand l'environnement n'est conçu que comme un contexte dans lequel on vit, quelque chose d'extérieur à soi, c'est réducteur.

Nous, nos ancêtres et notre histoire, on est près de la terre, on est dépendant de la terre, on a une relation avec la terre, on va retourner à la terre de toute façon. Déjà faire comprendre ça, c'est beaucoup...

Quand on dit qu'on appartient à la terre, ou à la terre-mère, c'est plus qu'une relation à un environnement, c'est la mère nourricière. Donc c'est vraiment un échange avec la terre dans une symbolique très forte. Parce que dans le mot environnement, y'a toujours une coupure. C'est comme si le sujet devient un observateur de cet environnement-là. Alors que si on dit la terre-mère, tout de suite, il y a l'idée d'appartenance. L'environnement, on dit pourtant qu'on en fait partie, mais puisqu'on est arrivé à un échec pareil, je n'ai pas l'impression que les gens font le lien entre l'environnement et eux.

Le rapport filial, familial, culturel et charnel à la terre est aussi fortement souligné.

La façon dont on en parle, ça vient de la tradition, des anciens, c'est la dépendance à cet environnement-là. Tu n'en parles pas de la même façon quand tu es conscient que tu es dépendant des plantes, de l'eau, de l'air, des animaux. Tu ne peux pas en parler de façon détachée, tu en parles d'une façon très personnelle comme si ça faisait partie de toi-même, comme si c'était ta mère, ta sœur, tu en parles de façon vivante.

Éducation ou transmission?

Dans ce domaine également, nous ne sommes pas en territoire d'évidence. La notion d'éducation connotée du passé colonialiste et de l'histoire encore récente des pensionnats n'est pas une notion privilégiée en milieu autochtone.

Il ne faut pas oublier que les Premières Nations ont un passé plutôt inconfortable avec le système éducatif canadien, malgré les dernières excuses. Pour nous, éducation ça signifie aussi assimilation, donc le terme « éducation » n'a jamais été employé dans nos cultures.

On préférera le terme « transmission » même si le contexte urbanisé du Jardin des Premières-Nations et les rencontres avec les groupes d'élèves au rythme du calendrier et de l'horloge scolaire sont peu propices à une véritable transmission telle que pratiquée dans les communautés.

Quand je suis sur le terrain, ce n'est pas non plus de l'éducation, je fais de la transmission. Je transmets mes connaissances à moi, mes valeurs, ma façon de voir les choses, ma façon de faire selon la culture de mon peuple, c'est sûr... c'est de la transmission.

Quand je me fais transmettre quelque chose, je vais l'apprendre et l'essayer par après. Je vais tout mettre en œuvre pour retenir, parce que ça fait partie de moi. Ici, je ne transmets rien, parce que « transmettre » c'est apprendre à quelqu'un comment allumer un feu, comment chasser le castor. Ça pour moi, c'est de la transmission. Peut-être que je n'ai pas la bonne définition de transmettre et éduquer. Il s'agit plus d'éduquer les gens face à notre culture que de leur transmettre notre culture.

De plus, la transmission est un rôle habituellement réservé aux aînés. Mais qu'est-ce qu'un aîné? Parmi les acteurs du Jardin des Premières-Nations, personne n'a l'âge d'être un aîné. De ce fait, une certaine confusion s'installe. Des jeunes jouent le rôle traditionnellement donné aux anciens; cette situation est plus ou moins bien vécue et plus ou moins bien assumée.

Le terme d'« aîné » bouge beaucoup, la définition est mouvante. En fin de compte, un aîné est quelqu'un qui est réputé pour son grand savoir, son expérience, qui a vraiment une connaissance, une philosophie, des habiletés en chasse, dans toutes sortes de disciplines.

Pour nous, un aîné ce n'est pas quelqu'un qui a nécessairement 110 ans. C'est quelqu'un qui a de l'expérience, qui a accompli des choses importantes, qui donne beaucoup de respect à ses enfants, ses petits-enfants et, après, ça va avec le reste de la communauté.

Ça va avec l'expérience. À 40 ans, tu as encore des choses à vivre, des étapes à vivre, mais si tu as des capacités, un bon « aura » comme ils disent aujourd'hui, ça se fait tout seul, les autres le voient. Il n'y a pas d'âge, tu peux être un aîné à 55, mais ce n'est pas toi qui vas choisir, ce sont les autres qui vont te donner ce rôle-là, mais sans te le dire, ils vont te transporter à travers ce rôle-là.

Ces quelques balises aident à mieux comprendre comment l'éducation relative à l'éco-alimentation, qui se penche sur les relations alimentation-santé-environnement, se construit au Jardin des Premières-Nations. Mais, d'abord, il importe d'explorer la signification, chez nos interlocuteurs, de l'alimentation, de la santé et du lien entre les deux.

Alimentation, culture et tradition : manger la terre

C'est par l'alimentation que se tisse de la façon la plus symbiotique le rapport à la terre. Il s'agit d'ingérer un « corps » que l'on souhaite le moins « étranger » possible, à l'intérieur de nous-même. Manger, c'est faire entrer l'autre en nous. C'est dire la relation de confiance nécessaire à l'acte de manger. D'un point de vue psychologique, la confiance entre le nourri et le nourrisseur doit être forte. D'un point de vue culturel, le partage de la nourriture traditionnelle rattache l'individu au reste de sa communauté. Dans la perspective des Premières Nations, la nourriture provient de la terre-mère nourricière, du territoire généreux et des esprits bienveillants. Ce triptyque dessine les contours de l'environnement cosmogonique des Premières Nations. Il importe donc de maintenir non seulement l'équilibre écologique, le prélèvement raisonnable, mais également la faveur des puissances invisibles. Manger devient en ce sens un acte culturel, écologique et mystique. Les activités pédagogiques du Jardin des Premières-Nations du Jardin botanique de Montréal nous apprennent que le mot utilisé en langue iroquoienne pour désigner « les trois sœurs » (Maïs, Haricot et Courge) signifie « *notre vie*, sorte de plantes déesses pour ce peuple ».

Voilà sans doute pourquoi le thème de l'alimentation n'apparaît pas de façon isolée dans ou les discours ou les canevas d'activités scolaires. Il est toujours rattaché à la perspective plus large de tradition et de culture. Plus loin dans ce texte, je soulignerai les liens très souvent établis entre l'alimentation et la santé, l'alimentation et le territoire.

On ne l'a pas compartimenté. L'alimentation c'est culturel chez nous. Les connaissances culturelles, le savoir-faire de la chasse [...] est lié à l'alimentation.

Quand on fait des broderies et qu'on brode un castor, on ne le brode pas parce qu'on trouve ça beau, on le brode parce qu'on le mange, je veux dire que, culturellement, la bouffe c'est ancré en nous...

Une santé ancrée dans le territoire par le biais de l'alimentation

Ce qui est sans doute le plus intéressant quand on parle de santé avec les acteurs du Jardin des Premières-Nations rencontrés, c'est de constater la vision holistique de la santé que portent les traditions amérindiennes. **Une telle vision transparaît dans les activités d'animation du Jardin auprès des différents publics.**

La santé, c'est vraiment global, c'est le corps, c'est l'esprit, c'est l'âme... Pour les Iroquoiens, être en bonne santé, c'est respecter ses désirs intérieurs.

La santé, c'est autant le côté psychologique, le côté mental, puis le côté physique. Je pense que mes ancêtres aussi pensaient ça, c'est psychosomatique. Quand l'esprit souffre, le corps subi, donc, pour être en santé, ça prend un esprit sain. Et pour avoir un esprit sain, équilibré, il faut que tu t'arranges pour que ton esprit soit bien. Si tu fais du mal dans la vie, ça pèse dans ta

tête, donc sur ton corps, ça t'empêche de dormir. Tout joue ensemble, le corps et l'esprit...

Mais, au-delà de ces perspectives, comment pourrait-on être en santé dans un territoire malade? Dans la vision du monde des Premières Nations, il est clair que la santé des individus passe par la santé du territoire lui-même autant que par la qualité des relations avec le territoire. Bien sûr, là encore, il s'agit de la santé dans une conception globale. On retrouve assez souvent ce lien entre la santé du territoire et la santé des humains dans les entrevues que nous avons menées :

En forêt, c'est un mode de vie sain, autant spirituellement, que pour l'alimentation.

Quand ils ont créé les parcs nationaux, ça a eu un si grand impact sur la vie de mon grand-père... ça l'a fait mourir. « Moi, ma vie, c'est fini, y'a rien à faire. » Puis un an après, il est mort, étouffé, par les poumons.

Oui, par exemple, mon grand-père gardait le territoire en santé. Il s'en occupait. Le territoire, faut le garder en santé pour être en santé nous-même.

C'est un peu le même lien. On s'identifie à l'ours, parce que l'ours est très médicinal pour nous, comme tous les animaux. Mais l'ours est l'animal le plus médicinal en soi, à cause de sa vésicule biliaire. On peut faire beaucoup de produits à partir de cela. Sinon, on peut renforcer avec certaines parties de l'ours les produits à base d'herbes.

Ainsi, le lien entre la santé du territoire et celle des humains passe par la santé des animaux que l'on mange. Pour eux aussi, l'idée de bien-être est évoquée et la chasse doit se faire sous le sceau du respect. Pour la plupart des acteurs du Jardin des Premières-Nations, le lien entre alimentation et santé est quasi symbiotique au point où ils ont parfois du mal à parler de l'un sans parler de l'autre.

Dans la pensée autochtone, les aliments sont des médicaments, c'est vraiment très répandu comme croyance. C'est que les aliments et les médicaments ça va ensemble. Souvent les plantes ont les deux fonctions d'ailleurs.

L'alimentation justement, on faisait attention que ce soit en lien avec le médicinal.

Pour beaucoup également, la santé ne peut se concevoir qu'en rapport avec le mode de vie, et la santé dépend de l'adéquation entre l'alimentation et le mode de vie.

Ça dépend toujours des régions où on restait. L'alimentation des Inuits n'aurait pas été saine pour quelqu'un qui vivait au sud : il y avait beaucoup de graisse, pas beaucoup de légumes, pas de fruits, pas de légumes... ça allait avec les activités des gens de la communauté. Ils ne faisaient pas d'embonpoint même s'ils mangeaient beaucoup de graisse, c'étaient des gens

qui se déplaçaient... Au sud, ils mangeaient moins de graisse, mais ils mangeaient du maïs, du topinambour; toutes ces choses-là, ça allait avec leur région. Ils n'avaient pas à se déplacer sur des kilomètres. Puis le climat, l'hiver, ici, est moins long que l'hiver dans le nord. Le problème, c'est la sédentarité pour plusieurs et le changement d'alimentation. On continue à manger ce qu'on mangeait sans se déplacer, on est moins en forme. C'est ça qui fait qu'on est moins en santé.

Moi je suis née sédentaire, je suis née dans un village, dans une maison. J'ai toujours eu un mode de vie sédentaire. Pourtant, le nomadisme était notre principale activité physique. Les Mohawks avaient des sports comme la crosse, ils faisaient des activités... Nous, on n'avait pas besoin de ça parce qu'on était tout le temps en mouvement.

Pour l'un des participants à notre enquête, toutefois, il y a une nuance à apporter entre alimentation et médecine. La médecine est là pour pallier les carences alimentaires. Elle participe à la même dynamique de santé, mais comme un revers de la médaille, une sorte de complémentarité en creux.

Mais y'a une différence pour moi entre médecine et alimentation. Si tu t'alimentes bien, selon moi tu as moins besoin de ta médecine. Durant nos périodes creuses hivernales, c'est là qu'on a besoin de la médecine. La médecine, c'est d'abord et avant tout du liquide. Ça passait par du liquide, on faisait beaucoup d'infusions, des décoctions. Par la façon dont tu t'alimentes, tu vas savoir si tu as besoin de ta médecine. Si tu as trop besoin de ta médecine, c'est peut-être que tu t'alimentes moins bien : un ne va pas sans l'autre. Je suis d'accord avec ça, mais ce sont deux aspects assez différents.

La culture alimentaire traditionnelle des autochtones du Québec pourrait inspirer largement les aspirations écologiques du secteur agroalimentaire d'aujourd'hui.

En conclusion

La culture alimentaire traditionnelle des autochtones du Québec pourrait inspirer largement les aspirations écologiques du secteur agroalimentaire d'aujourd'hui. Les appellations (biologique, biodynamique, écologique, etc.) qui tracent les contours d'une agriculture respectueuse de l'environnement trouvent sans difficulté un écho dans la culture alimentaire des Premières Nations. Mais, curieusement, les colonisateurs ont jugé avec une très grande sévérité ces pratiques que l'on semble rechercher aujourd'hui. Bien sûr, l'alimentation traditionnelle autochtone ne répond pas à toutes les dimensions du questionnement alimentaire. Ainsi, le gibier que procure la chasse ne pourrait plus suffire à nourrir une population croissante. Également, les considérations végétariennes qui interrogent les abus énergivores de la production animale ne trouvent que peu de réponses dans l'univers des Amérindiens du Québec. Pourtant, le respect de la santé humaine ou la protection de la diversité des plantes ou des animaux sont des questions brûlantes et renvoient à

des problématiques auxquelles l'univers amérindien semble proposer des solutions plus écologiques que les modes de production industriels dominants.

En somme, les Premières Nations, dont l'alimentation traditionnelle a été en partie disqualifiée par l'assaut des industries alimentaires, auraient toute fierté à tirer de leurs riches pratiques alimentaires traditionnelles, pour le bien-être de leurs populations et certainement du monde industrialisé dans son ensemble. Ici, comme le souligne Lucie Sauvé (2007), l'éducation relative à l'environnement peut assumer l'une de ses tâches les plus constructives : repérer, faire connaître, valoriser, stimuler et soutenir les pratiques appropriées, traditionnelles et innovantes, dans la perspective d'offrir des sources d'inspiration pour la construction de fondements et la mise en œuvre de pratiques appropriées.

Références bibliographiques

- BERRYMAN, T. (2005). Réapprendre à habiter ici et entre nous : une éducation centrée sur les lieux et la communauté. *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, 5. *Cultures et territoires : ancrages pour une éducation relative à l'environnement*.
- GALVANI, P. (2005). Retrouver la terre intérieure : une démarche d'écoformation en dialogue avec les cultures amérindiennes, dans G. Pineau, D. Bachelart *et al.* *Habiter la terre : écoformation terrestre pour une conscience planétaire* (p. 65-78). Paris : L'Harmattan.
- LAMBERT, M. (2006). *Histoire de la cuisine familiale au Québec*. Vol. 1 : Ses origines autochtones et européennes. Québec : Les éditions GID.
- MERRIAM, S. (1998). *Qualitative research and case study applications in education*. San Francisco : Jossey-Bass.
- PINEAU, G., BACHELART, D. *et al.* (2005). *Habiter la terre : écoformation terrestre pour une conscience planétaire*. Paris : L'Harmattan.
- SAUVÉ, L. (2007). *Éducation relative à la santé environnementale : fondements et pratiques liés à la problématique de l'alimentation en contexte d'éducation populaire et communautaire*. [En ligne]. <http://www.eco-alimentation.uqam.ca/>. Consulté le 18 juillet 2009.
- VON FRENCKELL, M. (2005). Contextualisation des pratiques et des recherches en éducation relative en environnement – Ancrage territorial et culturel. Éditorial. *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, 5. *Cultures et territoires : ancrages pour une éducation relative à l'environnement*, p. 7-14.

Site Internet

Site du Jardin des Premières-Nations du Jardin botanique de Montréal.

<http://www2.ville.montreal.qc.ca/jardin/jardin.htm>.

Consulté le 20 avril 2009.